



Steve Laflamme

LE
CHERCHEUR
D'ÂME

 LES ÉDITIONS DE
L'HOMME

Thriller

PARTIE I

Contre toutes les promesses du soleil

«Adversity introduces a man to himself.»

ARN ANDERSON

I. NUMÉRO UN

L'homme insère ses doigts gantés dans la plaie et déchire la peau. Les matières adhérentes résistent comme de la colle sous la peau du visage, et aussitôt le souvenir d'Angie éclabousse son esprit de tortionnaire. Angie, c'était son ange aux reflets de nuit, celle qu'il n'a pas eu le choix d'éliminer, il y a longtemps, presque par accident. Il avait alors senti les puissants effets de la mort dans ses veines d'assassin. Penché au-dessus de celle qu'il a choisie aujourd'hui, il garde la tête froide. La jeune femme étendue sous lui mourra, elle, pour une raison précise. Elle a été soigneusement sélectionnée. Elle amorce un cycle essentiel et prémédité. Il l'a nommée « Numéro Un ».

La peau, d'abord entaillée d'un trait profond reliant l'arête du nez au sommet du crâne, s'ouvre comme la mer Rouge devant Moïse. Il pose ses paumes sur chacun des hémisphères délimités par la blessure, puis s'incline en avant pour agrandir la déchirure, en y mettant tout son poids.

À l'époque, il avait tué Angie dans la hâte, avant de mutiler son corps. Avec Numéro Un, il prend son temps.

Numéro Un est encore vivante.

La peau a glissé comme un masque de tissu qu'on retire, et la chair s'est révélée ainsi que celle, juteuse, d'un fruit débarrassé de son enveloppe et palpitant de promesses. Les paupières se sont retournées comme un vêtement. Les matières adhérentes ont cédé.

Dans ses oreilles, les paroles de la blondinette d'Abba le lénifient, s'harmonisent à ce qu'il accomplit :

*I have a dream, a song to sing
To help me cope with anything*

Le sillon fuit vers la joue, après l'effort de déchirement. Cela le déçoit. Le proéminent cartilage du nez est responsable de l'imperfection de l'œuvre: impossible d'ouvrir le visage de manière symétrique.

*If you see the wonder, of a fairy tale
You can take the future, even if you fail*

Sa mère détestait Abba. Sans doute craignait-elle qu'il relèque les deux midinettes du quatuor. Son père le faisait, lui.

La plaie béante qui sépare le visage est une image familière. Elle ressemble à la gueule du serpent qui tant de fois a cherché à l'engloutir vivant, quand il était enfant.

La substance qu'il lui a injectée a paralysé Numéro Un comme une statue de cire, mais ne l'empêche pas de gémir sous les assauts de la douleur. Elle est consciente, mais ne peut qu'imaginer les gestes qu'elle poserait si elle disposait de la pleine liberté de ses mouvements. Un tube de plastique enfoncé dans sa gorge et relié à l'appareil qu'il s'est procuré permet à Numéro Un de respirer – autrement, ce serait une mort assurée. Ses poumons ne savent plus pomper l'air librement.

Le cœur est sur le point de cesser de battre. Avant de s'arrêter, il aura répandu le sang de Numéro Un un peu partout, tout autour, durant de précieuses minutes.

*I believe in angels
Something good in everything I see*

L'homme est fasciné. Il ferme les yeux et laisse s'imprimer sur sa rétine l'image de la gueule sanglante de la femme-reptile qu'il a domptée. Mais les deux parties de peau ouverte ne composent pas une gueule assez béante. Le serpent, lui, ouvre la mâchoire si grand qu'il peut avaler une chèvre.

L'homme glisse à nouveau ses doigts gantés sous la peau rubescente. Il inspire puis tire promptement. L'échancrure s'agrandit dans un bruit sec qui libère la sous-couche du visage.

Sans même avoir eu à toucher son membre, qu'il abhorre, il éjacule dans son uniforme de travail. Comme il avait éjaculé dans son pantalon après avoir tué Angie, à l'époque.

Les effets de la deuxième dose de la substance magique s'atténueront bientôt : plus que quatre minutes environ. Le cœur faiblit mais tient bon.

Avec Angie, il s'était débrouillé sans scie à métaux : dans l'énervement, il avait pris les moyens du bord, et une amputation bâclée, malpropre, en avait résulté. Cette fois, il a été prévoyant. Avec la scie, il pratique une entaille juste au-dessus de la cheville. Le pied gauche se détache comme un moignon de pain frais.

Il réserve le pied dans un seau à glace.

Le sang s'écoule lentement du membre sectionné. Le temps est venu.

Il injecte une troisième dose de la substance, question de provoquer dix autres minutes d'inertie.

Puis il retire le tube pour être certain que le cœur flanchera.

2. OUVRIR L'ŒIL EN MARS

En ouvrant les yeux, Martin Marois sentit que quelque chose manquait à ses côtés. Une présence. Une chaleur. Il plissa les paupières et tenta en vain de convertir en signes intelligibles le flou rougeâtre qui

nimbait l'écran du réveille-matin. Il enfila ses lunettes, non sans avoir au préalable palpé l'oreiller à côté du sien. Froid. Bombé. Aucune silhouette n'avait froissé les draps. D'ordinaire, le chien quittait sa niche en milieu de nuit, grattait à la porte et attendait l'invitation de son maître pour venir finir la nuit à côté de lui.

Marois traversa le couloir. Il laça ses souliers de course et sortit dans la cour arrière afin de s'étirer en prévision de ses huit kilomètres quotidiens, un parcours qui lui donnait le dynamisme nécessaire pour aborder son travail. Le quartier dormait encore à poings fermés. Dans l'air flottait le parfum que distillaient les sapins. Au loin, une sirène fendait le silence, là où ronronnait l'auto-route insomniaque.

« Fantôme! Viens ici, mon chien! » s'écria Marois. Ce nom, c'était un clin d'œil à *Game of Thrones*. C'était aussi l'expression de la complicité qui l'unissait à sa fille Lili, folle de Jon Snow.

« Fantôme! »

Marois passa la tête dans la niche. Vide. Ou presque. Pas de chien. Mais des taches de sang.

Le joueur suivit les traces de sang sur la neige, qui apparaissaient par intermittence. Des traînées de sang sortaient de la niche, longeaient le bungalow et s'étiraient jusqu'à l'avant de la maison.

« Fantôme? »

Marois entendit haleter devant lui. Le chien était là, tout près. Il distingua sa silhouette sous le porche.

« Fantôme! Fantôme! » La bête ne bougea pas. Jamais le golden n'ignorait les appels de son maître.

Marois s'approcha, monta l'escalier, laissa une empreinte d'espadrille dans une mare de sang.

« Qu'est-ce qu'il y a, mon chien? »

Fantôme se retourna, montrant son museau ensanglanté. Il rejeta la bouillie informe qui lui emplissait la gueule et se mit à couiner. Le chien était en pleine forme, mais quelque chose avait changé dans son expression.

Dans le monceau de chair abandonné par la bête se trouvait une comète incarnate composée d'un œil et de filaments nerveux.

Martin Marois frissonna : il blâma la brise frisquette des matins de mars.

Ainsi que cet œil anonyme qui l’observait, au pied de l’animal.

3. DIFFICILE DE METTRE UN VISAGE

Le lieutenant Edgar Bordage avait réveillé Xavier Martel pour le convoquer sur la rue de Toronto, à Sainte-Foy. Le crâne fraîchement rasé, Martel était résolu à affronter ce qu’il restait de l’hiver sans craindre le froid.

« Elle est là depuis quand ? » s’enquit Martel d’entrée de jeu.

Bordage désigna le bungalow aux murs gris fade devant lui : « Le propriétaire s’est levé à 4 h 30 pour aller faire son jogging. Il l’a vue sur son terrain, puis il s’est félicité de pas avoir déjeuné. »

Martel s’avança pour avoir une meilleure vue d’ensemble de la scène. « On a déjà son nom, poursuit Bordage, mais il faudra quand même trouver quelqu’un pour l’identification. Élise Jacobi, 19 ans depuis janvier. » Bordage désigna du menton deux policiers qui dispersaient les curieux. « Les agents Perron et Ouellette sont arrivés les premiers, après que le proprio a téléphoné au 911. En arrivant, les techs ont fouillé le sac à main avant d’examiner le corps. Elle avait ses papiers d’identité. » Bordage lui remit les pièces à conviction.

« Elle a deux adresses, remarqua Martel. Son permis de conduire porte une adresse montréalaise, mais elle a aussi une carte d’étudiante du Cégep Limoilou.

— J’ai vu ça, répliqua Bordage, avant de lui tourner le dos. Voyons, câlice, qu’est-ce qui fait qu’il arrive pas, lui ? » Bordage s’éloigna et extirpa son cellulaire de sa poche.

Martel observa le corps inerte. Le visage de la victime était comme un sol retourné par une violence inouïe. Il avait vu des images aussi traumatisantes à la faculté d’études criminelles de la Florida State University, mais ce n’était jamais que des images.

En apercevant la niche dans la cour, il fut ramené en arrière.

D'abord, il refuse le verre que lui tend le capitaine St-Maurice. « Je bois jamais de café. Je suis incapable d'en supporter le goût. »

St-Maurice sourcille. « Tout le monde se sert de cette béquille, ici. Vous risquez de trouver le temps long, autrement. »

« Pas autant que si l'amertume du café se répand dans ma bouche », songe Martel. Il a failli s'étouffer avec sa gorgée, quand quelqu'un de la faculté lui a appris la mort de DeShaun Jones, son meilleur ami. Depuis, le café est devenu le venin de la Mort, amer en bouche et corrosif pour l'âme. « Synesthésie gustative », a diagnostiqué un psy que Martel a consulté à l'adolescence. Une propension à associer un goût à un affect, et vice versa. Depuis que son père lui a inséré ce flingue dans la bouche, toutes ses émotions transitent par sa langue. Chez Martel, goûter correspond à vivre, dans toutes les déclinaisons possibles.

« Donc vous alliez faire Quantico ?

— C'était le but, oui, répond Martel.

— Manquait juste la citoyenneté américaine ? insiste St-Maurice.

— Oui. » Martel se garde d'ajouter « entre autres ».

« Pourquoi Quantico ?

— Pour faire partie des meilleurs.

— Est-ce qu'il faut être flatté que vous soyez parmi nous ? s'amuse St-Maurice.

— À vous de voir.

— Le rapport qu'on a sur vous mentionne un intérêt pour les meurtriers de tout acabit. Pourquoi ?

— Parce que c'était encore théorique, quand j'ai répondu au questionnaire. » St-Maurice attend la suite. « Depuis que Lebel s'est flambé... »

Les sous-entendus de Martel se diffusent dans la pièce et St-Maurice en capte l'essence.

« Et vous êtes revenu des États-Unis parce que... »

— Pour des raisons personnelles.

— Quelque chose qu'on devrait savoir avant de vous nommer sergent-détective ? »

Martel réfléchit. L'image de son ami DeShaun flotte dans son esprit à la manière d'une piñata qu'il n'arrive pas à crever pour qu'elle se vide et s'évanouisse.

« Rien qui concerne quelqu'un d'autre que moi, capitaine. »

St-Maurice regarde par-dessus ses lunettes.

« J'aime bien l'idée de votre candidature, Martel, mais faudrait pas pousser votre chance. »

Il marque une pause.

« J'ai parlé à vos supérieurs du Saguenay. C'est vous qui avez coincé Lebel, le pédophile? »

Martel ne répond rien. Il a essayé d'effacer de sa mémoire les souvenirs troublants de ses rencontres avec Jean-Guy Lebel, un prédateur sexuel qui s'en est pris à une dizaine de fillettes et de garçons qui ne savaient pas encore faire la différence entre la main gauche et la main droite.

St-Maurice compulse les notes du dossier de Martel.

« Vous être entré chez Lebel et vous avez senti quelque chose qui ne collait pas. Expliquez-moi ça », exige le capitaine.

Martel soupire. Les fantômes du passé vont-ils un jour le laisser tranquille?

« Il y avait une niche dans sa cour. Mais il n'y avait aucune trace de la présence d'un chien dehors ni dans la maison.

— Pas de nourriture.

— Pas d'odeur, surtout. Les chiens sentent toujours le chien. »

Jean-Guy Lebel avait affirmé être propriétaire d'un malamute. Lors de la perquisition, Martel n'avait remarqué aucun poil de chien dans la maison : les divans étaient impeccables. Après avoir demandé à Lebel un verre d'eau, il s'était penché et avait respiré le tapis du salon. « Où est votre chien? » s'était-il enquis. Lebel avait paru embarrassé. La perquisition avait lieu en décembre. Si Lebel avait eu un chien, la bête aurait laissé des traces sur la neige. Or, Martel n'en voyait aucune.

« C'est vous qui avez pensé fouiller la niche? » demande St-Maurice.

Martel opine.

« Et tout y était? »

— Tout ce qu'il fallait. »

Il n'y avait jamais eu de chien dans la niche. La seule chose qu'elle avait abritée était un lot de pyjamas d'enfants. C'était en plus des menottes et d'un instrument de contention qui semblait issu du Moyen Âge.

« On dit de vous que vous n'abandonnez pas facilement.

— J'ai joué pour les Seminoles en Floride.

— Ah oui ! le circuit universitaire de football de la NCAA. L'équipe était moribonde, à votre époque. C'est le terreau idéal pour apprendre à nager dans la boue, j'imagine.

— Si vous le dites.

— Le coach Sherman... Parlez-moi de lui.

— Quelqu'un d'exigeant et de juste.

— La seule personne qui a réussi à vous amadouer, m'ont dit vos anciens patrons saguenéens.

— Pas la seule. »

Martel a une pensée pour sa mère et se rappelle qu'il doit lui rendre visite après l'entrevue.

« Je vais être honnête avec vous, Martel. Je vous apprécie. Dans la mesure de ce que je sais de vous, je crois que vous êtes taillé pour le poste. L'Unité des crimes majeurs a besoin de quelqu'un comme vous. Une tête de cochon. On se bat contre tout, aujourd'hui : le crime, les médias, les lois, l'opinion publique... la frustration. »

Martel observe St-Maurice. Il s'attend d'une seconde à l'autre à ce que le capitaine sorte son gun et le lui crisse dans la bouche. Comme l'autre avant lui qui a donné l'impression à Xavier qu'il était important.

« Par contre, dit le capitaine, j'ai parcouru la section Mentions particulières de votre dossier et quelque chose me chicote. »

Martel sait que ses anciens patrons ont été dithyrambiques à son égard. St-Maurice va lui demander où il a appris à parler l'espagnol et l'allemand. Ou comment il a pu établir le record de la faculté en ce qui concerne le temps nécessaire pour répondre aux questions des tests tout en récoltant la note parfaite.

« Il est écrit ici que vous excellez au tir mais que vous préférez le corps à corps. »

Martel est désarçonné. Il a mentionné une fois cette information et croyait qu'elle n'apparaissait pas au dossier. St-Maurice insiste.

« Ça a quelque chose à voir avec cette difficulté que vous avez à gérer la colère ? »

Comment St-Maurice a-t-il su ? Des vapeurs de soufre, que Martel associe à ses souvenirs les plus désagréables, patinent sur sa langue.

Le capitaine s'approche et appuie les coudes sur la table. Il a les traits d'un homme affable. « Écoutez... C'était important que ça apparaisse au dossier. C'était il y a longtemps, non ? » Il consulte ses notes. « À part un épisode à Chicoutimi impliquant des collègues, quelques tasses de porcelaine et le paravent de votre cubicule, rien d'autre à signaler ? »

Martel secoue la tête.

« S'il y a quoi que ce soit qu'on puisse faire pour vous aider... On a accès à des services pour ça, vous savez.

— C'est moi que ça regarde, capitaine. Sauf votre respect.

— Je crois pas que...

— C'était il y a longtemps et ça m'a toujours drivé pour bien faire mon travail.

— Je comprends bien, Martel, sauf que...

— Considérez que ma colère a les mêmes vertus que votre café. Elle m'aide à être meilleur. »

« Ça y est, se dit Martel. St-Maurice va m'enfoncer le gun dans la gorge et appuyer sur la détente. Et le goût du salpêtre se répandra partout en moi. »

St-Maurice étudie les documents sous ses yeux. Il se gratte la joue. Lève les yeux. N'arrive pas à cerner Martel à son goût. Personne n'y est arrivé avant lui. Pas même la mère de Xavier Martel.

« Vous allez relever du lieutenant Edgar Bordage. Vous le connaissez ?

— Non.

— Il voudrait un enquêteur plus expérimenté, moins... comment dire... moins volatil que vous.

— Volatil ?

— Oui. Comme un gaz dangereux qui peut s'enflammer au moindre frottement. »

« Sergent-déetective Martel... » La voix était celle d'un jeune technicien, appareil-photo au cou : « On va la retourner pour la photographeur. Vous voulez assister à ça ? »

Le corps d'Élise Jacobi était disposé de guingois sur la partie avant du terrain du 1956, rue de Toronto. On aurait dit que l'étudiante avait été éjectée d'un véhicule en pleine course: le haut du corps avait effectué une torsion, faisant en sorte qu'elle avait la tête tournée vers la maison et le torse, vers la rue. Ses longs cheveux d'ébène lui recouvraient pudiquement la tête, comme un filet. On n'avait pas déposé Jacobi; on l'avait *projetée*, comprit Martel. Comme un objet. Le tueur avait voulu qu'on identifie la victime puisqu'il avait aussi lancé le sac à main. «*Il veut que quelqu'un voie ce qu'il a fait à cette pauvre fille. Autrement, il se serait donné la peine de jeter le cadavre dans un cours d'eau, en forêt ou dans une benne à ordures*», réfléchit Martel. C'est une fois le voile de cheveux dégage que le gâchis apparaissait dans toute son horreur. Élise Jacobi n'avait plus de visage; en lieu et place s'imposaient au regard les horribles secrets qui œuvrent en coulisses sous la peau. Un lambeau avait été arraché. On parvenait à distinguer le menton, mais le reste de la peau du visage avait été ouvert comme une veste. La plaie béait depuis le sommet du crâne jusqu'au bas de la joue gauche, contournant l'arête du nez. Le sang s'était répandu dans les cheveux de la victime, mais pas sur sa poitrine. «*Elle est morte ailleurs. Il n'y a pas assez de sang sur le terrain*», conclut Martel. L'état du visage de la jeune Jacobi était à ce point saisissant qu'on ne remarquait pas tout de suite que son pied gauche manquait. Sectionné – juste au-dessus de la cheville.

«Paraît que le gars qui a découvert le corps a fait déguerpir un chien du quartier qui était en train de lécher le sang séché.» Martel ne reconnut pas la voix qui s'adressait à lui.

Le lieutenant Edgar Bordage, aux côtés d'un grand brun bouclé habillé en professeur de philosophie, fit les présentations: «Martel, je vous présente Pascal Galarneau. Pascal est enquêteur aux Crimes majeurs depuis quelques années déjà et...

- Ça fait six ans, lieutenant, précisa Galarneau.
- ... c'est lui qui va vous assister sur ce coup-là.
- Assister? Comment ça, assister?
- On reviendra pas là-dessus, sergent-détective Galarneau.

— Le chien, c'était le golden du propriétaire, corrigea Martel. Il a arraché un œil au cadavre.

— Pourquoi mettre la SQ sur ce coup-là ? demanda Galarneau, qui se moquait des précisions de Martel.

— Décision politique, répondit Bordage. Ce que vous voyez là ressemble pas mal à un cas que le SPVQ a entre les mains depuis l'automne. La ministre de la Sécurité publique trouve que leur enquête avance pas assez vite.

— Parlez-moi de l'enquête du SPVQ, demanda Martel.

— L'Unité des crimes graves enquête sur un meurtre avec... disons les mêmes sévices corporels. Ça remonte à il y a six mois. Un cadavre de femme à un stade de décomposition avancé trouvé dans la ruelle des Moines.

— Jamais entendu parler de cette ruelle.

— C'est normal, reprit Bordage. C'est une ruelle d'environ cent pieds. La Ville a décidé il y a quelques années de lui donner un nom, parce qu'elle a quelque chose d'historique, je sais pas trop. C'est dans le quartier Saint-Sauveur, pas très loin de l'église Saint-Malo. Ils ont d'abord pensé aux motards. Le site où elle a été trouvée est tout près du fief d'un gang notoire. Sauf que les recherches de ce côté-là n'ont mené à rien de concret. De toute façon, la méthode ne ressemble pas à celle des motards. »

Le téléphone de Bordage sonna. Il fit la moue : il n'avait aucune envie de parler à la personne qui l'appelait. Il fit quelques pas vers sa voiture, se tourna vers Martel, puis lui dit en pointant le cadavre : « Il va falloir vous rendre chez la victime. Vous irez ensemble, vous et Galarneau. Ça vous permettra de faire connaissance. »

Galarneau tendit la main à Martel : « Excuse-moi pour tantôt. C'est juste que... »

— Ça te fait chier d'être deuxième, Pascal. J'avais compris.

— Appelle-moi donc Sunny comme tout le monde. J'haïs ça, Pascal. Y a juste ma femme pis ma mère qui m'appellent de même. »

Deux techniciens s'affairaient à glisser la victime dans un sac mortuaire quand l'un d'eux interpella Martel pour lui montrer quelque chose.

L'enquêteur ne reconnut pas tout de suite ce qu'il pinçait entre le pouce et l'index. « Elle avait ça sous la peau du visage. Comme si c'était dans la poche intérieure d'un manteau. »

Martel attrapa le sachet de plastique tendu par le technicien.

« Qu'est-ce qu'il y a dedans ? interrogea Galarneau.

— Une note. À notre intention, on dirait bien, marmonna Martel avant de la passer à son partenaire.

— “WAHOO! IT'S JULY 1986 AGAIN! WHAT WOULD BINNS THINK OF THAT?” lut Galarneau avec un fort accent. Qu'est-ce qu'il y a à comprendre là-dedans ?

— Viens-t'en, Pascal, c'est moi qui conduis. »

Galarneau tiqua et emboîta le pas.

4. LES GRANDS BRÛLÉS DU SUNSET CAFÉ

Mai 2011, Miami (Floride)

Deux ans avant l'enquête

« Alors tu bois pas, tu fumes pas, tu consommes pas de drogue. Tu tues personne, tu violes personne. Tu kidnappes pas de chiens-guides, tu voles pas les vieilles dames. C'est quoi ton travers ? »

Le Sunset Café était quasi désert, et Xavier Martel se demandait bien pourquoi. C'était le seul endroit dans ce quartier de Miami qui servît autre chose que de l'eau de vaisselle en guise de boisson chaude. Dans la petite salle à l'éclairage tamisé, la voix de Nina Simone diffusait la chaleur extérieure sous forme d'enchantement.

« De quoi tu parles, DeShaun ?

— De ton travers. Tu sais bien. On en a tous un.

— Toi, t'en as un ?

— Ouais, l'espoir ! répondit DeShaun. Il sourit et il semblait que ce croissant blanc sur son visage noir n'allait plus jamais cesser de s'agrandir.

— C'est pas une tare, l'espoir.

— Oh, oui, que c'en est une, quand tu viens de là d'où je viens.

— Atlanta.

— *Ouais. La Mecque des Foncés comme moi, dans le Sud-Est, mon gars.*

— *Et ton espoir, en quoi c'est une tare?*

— *C'est une saleté de drogue. J'ai vu mourir plus souvent que tu t'es rasé. Quelques-uns par mois, dans le ghetto. Comme un paiement mensuel au Grand Guichet de l'Humanité.*

— *Des proches?»*

DeShaun Jones dévisagea Xavier Martel comme si ce dernier lui proposait de lui palper les couilles. « C'est toujours des proches, Mister X! Je te parle du ghetto! T'as une idée de ce que c'est?» DeShaun ne lui laissa pas le temps de parler: « Le ghetto, c'est le dessous du tapis.

— *Quel tapis?»*

Jones s'approcha de son ami.

« Le grand tapis bleu, blanc, rouge de l'oncle Sam, répondit-il. Tu vois, l'oncle Sam, il aime quand c'est bien propre – ou quand tout a l'air propre. Les poussières de charbon comme moi, il les balaie sous le tapis parce qu'il voudrait surtout pas que ses visiteurs voient que son plancher est sale. »

Xavier gardait le silence.

« Tu savais que j'ai trois sœurs, Mister X? reprit DeShaun.

— *Non.*

— *Ben voilà, maintenant tu le sais. Tu sauras aussi qu'elles ont été violées toutes les trois, avant l'âge de 15 ans.*

— *C'est horrible...*

— *Ouais, ben mon papa aurait dû t'embaucher comme avocat parce que les gars qui s'en sont pris à mes grandes sœurs courent toujours.*

— *Qu'est-ce qui s'est passé?*

— *Il s'est passé que la police d'Atlanta a mis le grappin sur quelques Nègres qui ont pris un trottoir pour un matelas Simmons et qui y sont tombés endormis quelques soirs consécutifs. Ils avaient le profil idéal de violeurs de Nègresses.*

— *L'injustice à l'état pur.*

— *Bienvenue en Amérique, Mister X! Les Blancs ont Lady Gaga et Miley Cyrus pour fantasmer; pourquoi ils perdraient leur temps avec trois Nègresses?*

— *C'est pour ça que tu veux faire partie de la police?*

— Je te laisse deviner. Chose certaine, mes parents, ça les embête un peu.

— Pourquoi? Tu pourrais devenir enfin... » Xavier se tut, mais le mal était déjà fait.

« Devenir enfin quelqu'un? C'est ce que tu t'apprêtais à dire? Ouais, c'est aussi ce que pensent plusieurs personnes à qui j'en ai glissé un mot. Sois pas gêné de penser la même chose.

— Je suis désolé, mon ami. C'est pas ce que je...

— Laisse tomber, Mister X, ricana DeShaun. Il va en falloir plus pour que tu atteignes un ver comme moi. Regarde la peau de mon visage: elle est protégée contre toutes les promesses du soleil, mais contre ses laideurs aussi.

— Pourquoi tu dis que t'es un ver?

— Je suis un ver, Mister X! Quand t'es né dans le ghetto, t'apprends vite ta condition. Mais t'apprends aussi les avantages qui viennent avec.

— Et ton espoir, c'est de cesser d'être un ver? »

Le sourire de DeShaun Jones se referma comme le rideau à la fin du dernier acte.

« L'espoir, c'est mon ver. C'est lui qui me gruge de l'intérieur. C'est celui que les grands soleils blonds comme toi réussiront pas à faire sécher, Mister X. Vous pourrez tirer autant de fois que vous le voudrez, vous n'abattrez pas l'espoir. Même Guillaume Tell, il aurait raté le ver dans ma pomme, parce que le ver, tu vois, il sait se placer en moi pour rester bien à l'abri, bien au chaud. T'as beau essayer de le trancher au couteau ou de l'empaler avec une flèche, il sait toujours glisser le long de ton arme. Ça, c'est l'espoir.

— Pourquoi t'as choisi d'espérer?

— Tu penses qu'on choisit, blanc-bec? C'est le ver qui m'a choisi. Je suis né avec l'espoir, Mister X.

— Et on peut savoir ce que c'est?

— Que les choses peuvent pas empirer; qu'elles peuvent que s'améliorer. Qu'à un moment donné, y a plus de morts possibles, tout simplement parce qu'y a plus personne pour payer au Grand Guichet de l'Humanité. Une fois que la terre a brûlé, plus rien peut mourir. Et tout peut se remettre à fleurir.

— L'espoir que tu me décris n'a rien d'une tare, mon ami. C'est une force que tu portes en toi.

— Les autres, ils croient que personne ne laissera jamais la terre fleurir à nouveau; qu'il y aura toujours des soleils blonds, comme toi, pour mettre le feu. Mais moi, je refuse de croire à ça. »

DeShaun se tut et sirota une gorgée d'espresso.

« Et toi ? »

— Quoi, moi ?

— Y a juste moi qui parle, mon gars. Toi, c'est quoi ton travers ?

— Je sais pas.

— T'as forcément un travers, Xavier Martel. » DeShaun avait prononcé le nom de son collègue de classe avec un fort accent, comme on mastique un aliment dont on ne reconnaît pas la saveur. « Et ce travers, il va finir par t'éclater en pleine face. Pas le choix, mon gars. »

Xavier lampa ce qu'il restait de son café et réfléchit à la question de son ami de la faculté des études criminelles.

« La haine, lâcha Xavier à brûle-pourpoint, comme un hoquet incontrôlable.

— La haine de quoi ? demanda Jones.

— La haine de l'humain.

— Tu peux expliquer ça à un Nègre comme moi ?

— T'es mieux placé que quiconque pour comprendre, DeShaun. J'ai pas à expliquer la haine à quelqu'un comme toi. Même ton ver, il dort de temps à autre. Et quand il cesse de faire le guet, de te gruger d'espoir, tu dois, toi aussi, en vouloir à l'humain.

— Ça arrive, oui. Jones avait plissé les yeux, comme aveuglé par la vérité qui l'éclaboussait sans prévenir.

— Dans ce temps-là, tu te demandes pourquoi il fait toutes ces conneries. T'as envie de lui demander pourquoi il vole, pourquoi il viole, pourquoi il tue. Pourquoi il s'en prend à ses semblables.

— Et toi, qu'est-ce que t'as envie de servir à tes semblables, Mister X ?

— La haine, je te dis. Une haine qui brûle d'un feu que personne pourrait circonscrire.

— Et ça vient d'où ? »

Xavier fit la moue.

« Est-ce qu'il faut que ça vienne de quelque part ?
 — Nos travers, ils viennent toujours de quelque part.
 — Dans ce cas, je te parlerai un jour de mon père.
 — Ah ! Un autre père qui n'a pas été assassiné !
 — Quelque chose comme ça, oui.
 — T'as vu l'heure qu'il est ?
 — L'heure d'aller au cours de Sodenberg.
 — Il est plus que l'heure, Mister X. Le temps de remonter le boulevard, on sera en retard. Et Sodenberg te donnera une fessée qui attisera le feu de ta haine.
 — Le feu qui brûle les terres... encore et toujours.
 — On est des grands brûlés, mon gars ! » s'exclama DeShaun de manière théâtrale.

Xavier Martel et DeShaun Jones quittèrent la fraîcheur du Sunset Café pour se glisser dans la touffeur humide du Miami urbain. Les klaxons, les crissements des pneus, les hurlements des badauds, les prières des mendiants : Xavier prit la mesure de ce qu'était devenu son quotidien. Le Québec rural qu'il avait quitté l'année précédente s'estompait dans son souvenir.

Les deux amis se tassèrent dans la petite voiture de DeShaun et remontèrent le boulevard en direction de la Florida State University.

Ils ignoraient que c'était leur dernière visite au Sunset Café.

5. RÉUNION DE FAMILLE

Le lendemain de la découverte du corps d'Élise Jacobi, le pathologiste judiciaire, Gilles Buteau, appela Martel.

« Vous travaillez le dimanche ? demanda Martel.

— Pas officiellement, mais je voulais que vous ayez quelque chose à vous mettre sous la dent en attendant les résultats des tests et le rapport final.

— Je vous écoute.

— Vous l'avez trouvée face contre terre, à ce qu'on dit.

— Oui.

— Ce n'est pas dans cette position qu'elle est morte. Son sang s'est accumulé dans la partie arrière des membres. Elle est morte sur le dos.

— Ce qui confirme qu'elle est morte ailleurs que sur le terrain où on l'a trouvée.

— Oui, et ça explique pourquoi vous n'avez pas trouvé de sang autour de sa dépouille. Autre chose : la victime est tatouée, vous le saviez ?

— Non.

— Elle a un tatouage tribal sur la chute des reins, comme plusieurs de sa génération. Ma fille aussi, hélas... Mais c'est le tatouage sur le haut de son corps qui va vous intéresser. Elle s'est fait tatouer les chiffres 6 et 2 entre les seins et un nom sur chaque épaule.

— Quels noms ?

— JOHN sur la droite et BOBO sur la gauche. Je ne fais pas votre travail, mais je gagerais qu'ils ont été inscrits par le tueur.

— Qu'est-ce qui vous fait croire ça ?

— C'est du travail bâclé. Certaines lettres sont croûtées de sang. Comme si on s'était dépêché.»

* * *

«Salut», lança Martel à Monique, la réceptionniste, en entrant dans la pièce que tout le monde appelait l'Échiquier. Les bureaux étaient séparés par des paravents. Chaque fois qu'il venait, Martel observait les lieux et se disait que chacun, dans la case où il se trouvait, jouait un rôle utile, qu'il soit le roi ou le chevalier.

Quand Martel pénétra dans la salle de conférences, une jeune femme se leva et vint lui tendre la main. «Moi, c'est Zoé», articula le sourire qui irradiait devant lui. «Mais y a personne qui l'appelle comme ça, ici», précisa Galarneau. Elle n'avait pas 40 ans, jugea Martel. Lorsqu'elle se tourna pour sourire à Galarneau, Martel remarqua ses cheveux ramassés en un chignon aux entrelacs complexes. Ils affichaient la couleur du Lapsang Souchong, un thé noir fumé que Martel n'avait eu le bonheur de goûter qu'une seule fois. Zoé portait un tailleur grenat qui ne camouflait pas son malaise

d'être affublée comme une banquière, et Martel estima que le logo de Van Halen tatoué à la base de sa nuque révélait que la vraie vie de cette jeune femme était inscrite en elle, dans un code qui transcendait l'apparat du métier.

« Tout le monde m'appelle Puce.

— Parce qu'elle est l'ordinateur de la gang », intervint un grand maigrichon assis au bout de la table, à la droite de Galarneau.

Puce, c'était Zoé Savary, la *freak* d'informatique de l'équipe. Elle pouvait, disait-on, *craquer* des codes soi-disant imperméables, accéder aux secrets les plus intimes de n'importe qui. Galarneau prévint Martel que, s'il avait quelque chose à cacher, Puce n'aurait qu'à lui brancher un port USB dans le cul et qu'elle saurait lui lire le disque dur en entier. Savary avait abandonné la sécurité informatique chez Ubisoft au profit de la Justice. Elle avait été agent pendant cinq ans avant d'être promue sergent-détective à la première occasion, mais Edgar Bordage s'efforçait de la cantonner devant un écran, où il la trouvait plus utile que sur le terrain.

Le maigrichon s'appelait Anouar Boukareff, dit « Bouk », en raison de son affection pour les livres et de la faculté que cette passion avait de lui faire défoncer des portes à la manière d'un mouflon. Boukareff détenait une formation d'archiviste et, s'il était moins bon technicien que Puce, il savait à travers quels labyrinthes louvoyer pour mener ses recherches. Puce trafiquait des serrures informatiques tandis que Bouk, lui, maîtrisait l'art des recoupements permettant de tisser la toile qui finit par emprisonner la mouche. Son amour des livres l'avait rendu sensible au choix des mots, et Bordage voulait que Boukareff passe en revue les dépositions et les transcriptions d'interrogatoires. Si Puce était le fantassin de l'équipe, Bouk en était la mémoire. Boukareff notait tout... sans avoir à le noter.

Edgar Bordage surgit dans la pièce, et tout le monde se tut. Le lieutenant fit rapidement les présentations et disposa des clichés du corps d'Élise Jacobi au centre de la grande table.

Martel observa les cinq photos, qui illustraient les différentes marques et blessures sur la victime. « On n'a rien de tangible du côté des parents, fit-il.

— Qui les a avisés? s’informa Bordage.

— Les agents Melnick et Gaspard, de la police de Montréal.

— C’est pas des Rois mages, ça? » chuchota Boukareff à l’oreille de Galarneau.

Martel rapporta l’essentiel de ce que lui avaient appris Melnick et Gaspard. La mère de la victime s’était évanouie, on avait appelé l’ambulance. Le père avait perforé un mur du salon avec son poing. *Grosso modo*, les Jacobi étaient depuis longtemps sans nouvelles de leur fille, qui n’était retournée à Montréal qu’une fois depuis son emménagement à Québec. Ils avaient confirmé avoir entretenu quelques différends avec elle en raison de sa dissidence, disaient-ils, à l’égard des croyances religieuses qu’ils avaient cherché à lui inculquer. « Ils refusent d’accepter que leur fille “ne sera pas sauvée”, conclut Martel.

— Vous avez rencontré les colocs de la victime?

— Oui. Isabelle Allard et Olivier Bertrand. Olivier devait l’accompagner hier soir à une soirée de lutte, mais il a laissé tomber à la dernière minute.

— Qu’est-ce qu’elle faisait à une soirée de lutte? s’étonna Savary.

— Elle étudiait en théâtre, répondit Galarneau. Elle avait eu l’idée d’aller voir un show de lutte pour ses cours. Pour faire de l’observation.

— Autre chose? sonda Bordage.

— À part qu’elle s’entendait pas avec ses parents, rien.

— C’était quoi le problème entre eux?

— Elle refusait leur *bullshit* religieuse, répliqua Martel. La synagogue, le respect des rites, ce genre de chose. Autrement, c’était une jeune femme tranquille qui avait de bonnes notes et qui dérangeait personne.

— Bon, coupa Bordage. Martel, vous avez parlé au pathologiste? »

Martel relata l’essentiel de sa discussion avec Gilles Buteau. Sitôt qu’il eut évoqué les tatouages inscrits sur le corps de la victime, Anouar Boukareff saisit son iPad et se mit à pianoter.

« J’ai peut-être quelque chose, mais je sais que c’est mince. Supposons qu’on tient pour acquis que c’est le tueur qui a tatoué le haut du corps de la victime, avança Boukareff en consultant son écran. Les tatouages indiquent “JOHN 6 2”. Si on a affaire à un *freak*

de religion, ça pourrait être une référence à l'Apocalypse selon saint Jean, chapitre 6, verset 2 : "Et voici qu'apparut à mes yeux un cheval blanc ; celui qui le montait tenait un arc ; on lui donna une couronne et il partit en vainqueur, et pour vaincre encore."

— Je crois pas vraiment au motif religieux, objecta Martel. La victime n'était pas pratiquante.

— Donc qu'est-ce que tu proposes, Grand Chef? demanda Galarneau. On commence par où? »

6. KEN SINGLETON ET LA PETITE FILLE AU DEMI-VISAGE

Été 1972

Chaque fois, la magie opère, et Ken Singleton lui entre dans la peau. Il y a de longues minutes qu'il s'est immiscé en lui. Ken Singleton, le meilleur voltigeur des Expos, un des meilleurs frappeurs du club, un gentleman d'un mètre quatre-vingt-treize. « Singleton est un homme sans fin », se plaît à dire le gamin, faisant sourire tous ceux à qui il en parle avec émoi. Les hommes du quartier Hochelaga lui passent la main dans les cheveux, comme s'il était l'un d'eux; ils lui répètent qu'il parle trop bien pour un garçon de quatre ans.

L'enfant voudrait que son père lui passe la main dans les cheveux, lui aussi. Mais son père, quand il touche à ses cheveux, c'est pour s'y agripper comme à sa dernière goulée d'O'Keefe, afin de donner un élan à la taloche de plus. Il y a toujours une taloche de plus.

Sa mère, elle, ne voit rien de drôle dans le fait qu'il se prend pour Ken Singleton. À quoi bon le laisser se prendre pour une légende du sport, alors qu'il ne sera jamais rien d'autre qu'un raté, comme son père, comme sa condition l'appelle à le devenir? Les médecins se sont montrés formels: la maladie est incurable, fait en sorte qu'il n'aura sans doute jamais d'enfant et vivra avec des... « anomalies » très apparentes. « Bref, il va être la risée du quartier et de la famille », a lancé sa mère. C'était plus une déclaration qu'une question.

À FORCE DE LUI FAIRE MONTRER LES DENTS, LA COLÈRE TRANSFORME L'HOMME EN ANIMAL...

ON L'APPELLE LE «CHERCHEUR D'ÂME».

Chacune de ses victimes, retrouvée le visage ouvert, est porteuse d'un message qui semble narguer les policiers de l'Unité des crimes majeurs de la Sûreté du Québec. En présence d'un motif obscur, de références cryptiques et d'un mode opératoire aussi systématique qu'incompréhensible, le sergent-détective Xavier Martel ne ménage aucun effort pour mettre fin au cycle sanglant.

Prédateur de prédateurs, celui qui a déjà goûté à la violence crue fait de cette enquête une affaire personnelle. La seule chose qu'il ne peut se permettre de perdre, c'est du temps. C'était sans prévoir que la folie du tueur et le goût âpre d'une possible défaite le précipiteraient, lui aussi, dans ses derniers retranchements.



STEVE LAFLAMME est né à Saint-Félicien, au Lac-Saint-Jean. Il enseigne la littérature (policière, entre autres) au Cégep de Sainte-Foy et il écrit, toujours dans les tons de noir sur noir. *Le Chercheur d'âme* est son premier roman. Et il a bien l'intention qu'il y en ait d'autres.

Photo de l'auteur : © Karrel Aubert
Design graphique : Nancy Desrosiers


Groupe
Livre
Québec Média

ISBN 978-2-7619-4867-8

